

Primo piano:

*L'Occident vu de Russie. Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*¹

Choix, présentations et traductions de Michel Niqueux. Préface de Georges Nivat, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2016, pp. 790

VIDA AZIMI

Le mot *Occident* n'est pas seulement utilisé pour désigner un ensemble de pays et de peuples concrets, mais aussi dans une acception abstraite pour nommer un ensemble de phénomènes qui ne sont pas nécessairement liés au caractère spécifique de tel ou tel pays. Dans ce cas, on parle aussi de *démocratie*, *capitalisme*, *pluralisme*, *société ouverte*, etc. Il me semble que ces derniers mots se sont transformés en fétiches idéologiques et en vecteurs de propagande qui obscurcissent l'essentiel plutôt qu'ils ne l'éclairent. Je me propose donc d'utiliser le terme *occidentisme* (*zapadnizm*) pour désigner le modèle social des pays occidentaux, c'est-à-dire ce qui leur est commun et se reflète dans l'utilisation abstraite du mot *Occident* et le vocabulaire de la politique, de l'idéologie et de la propagande.

(Alexandre Zinoviev, *L'Occidentisme. Essai sur le triomphe d'une idéologie* (1993)², trad. fr. Paris, Plon, 1995)

Du jour où nous avons prononcé le mot d'Occident par rapport à nous, nous étions perdus.

(Pierre Tchaadaev, *Fragments et pensées diverses*, inédits, 1830)³

Lire et partager avec des lecteurs la saveur et l'arôme d'un livre, par delà son contenu narratif, n'est jamais un exercice aisé. Que dire alors lorsqu'il s'agit d'une anthologie, «sans équivalent dans quelque langue que ce soit» (Michel Niqueux) de 790 pages, imprimée en caractères bien serrés, présentant 365 textes et 140 auteurs, pour les deux-tiers inédits en français (mais dont 47 ont été directement écrits en français et publiés en Eu-

rope occidentale dans la première moitié du XIX^e siècle), le tout offrant un panorama historique et intellectuel d'une complexité inégalée, avec pour principe assumé et néanmoins discutable, la neutralité de vision ou «l'absence de parti pris»? Avec un spectre de vision de largeur exceptionnelle sur des questions aussi nouvelles et perturbantes que l'identité d'une «nation» face à un «continent», ou plutôt d'un «continent» face à un «empire», d'une Russie, qui comme la femme dans le rêve étrange de Verlaine resterait toujours la même, tout en étant autre, une Russie Janus bifrons, regardant vers l'Europe et vers l'Asie. Sans compter l'écueil sémantique majeur auquel s'est heurté le traducteur de ces écrits à savoir rendre en français «civilisation» et «culture»⁴, le

russe ayant cinq mots pour «civilisation» et ces vocables ayant changé de signification au cours de l'histoire.

Si pour Natalia Gontcharova, «l'Occident a une civilisation, mais l'Orient a une culture, et nous, Russes, sommes plus près de cette culture que l'Occident», Vladimir Poutine serait le premier à avoir employé, à titre officiel, le phonème ajouté de l'épithète, «civilisation russe», elle-même empruntée à Oleg Platonov, directeur de l'Institut éponyme fondé en 1995 et éditeur d'écrits antisémites et antimaçonniques du XIX^e au XXI^e siècles. Pour l'écrivain eurasiste Alexander Prokhanov: «Poutine comprend que l'histoire russe est l'histoire de la civilisation russe, cette énorme substance qui inclut le contexte impérial, le pluralisme économique (*mnogoukladnost'*), l'Etat multinational, l'union de l'orthodoxie et de l'islam, la fraternité»⁵. Cette définition qui se veut limpide ouvre la porte à un infini d'interprétations complémentaires/contradictoires. L'exercice de recension relève dès lors de la gageure voire d'un défi à l'intelligence. La seule approche possible de cette construction immense est de suivre le conseil de Montesquieu: «Il n'est pas nécessaire d'épuiser un sujet, il suffit de faire penser».

Le titre du livre ... *de Karamzine à Poutine* relève moins de la rime que de l'assonance

doctrinale. Ecrivain, journaliste et historien, Nicolas Karamzine (1766-1826) «fut d'abord un passeur entre la Russie et l'Occident» dont il connaissait les langues, les mœurs et les cultures. A son retour d'un Grand Tour européen (1789-1790), il a tout d'un Parisien, le français étant de surcroît sa «langue de cœur». Il fonde en 1802 une revue au titre éloquent, *Vestnik Evropy*, *Le Messenger européen*. Cosmopolite et citoyen du monde, «novateur en littérature», il devient «conservateur» en politique, le point de rupture étant pour lui l'exécution de Louis XVI et l'épouvante suscitée par la Terreur jacobine de 1793. Nommé historiographe de la Cour en 1803, Karamzine est l'auteur d'un monument en huit volumes, *Histoire de l'Empire de Russie*, parue en 1818, ce qui selon le mot de Pouchkine fit de lui «le Christophe Colomb de la Russie ancienne»⁶. Karamzine est le premier à avoir posé tous les termes d'un débat qui persiste depuis deux siècles malgré les ruptures politiques et les transformations économiques, résumé en exergue par Michel Niqueux: «L'Occident comme modèle, à imiter, rattraper, dépasser, régénérer ou rejeter?». Le raccourci ne satisfait pourtant pas l'observateur: tout d'abord qu'est-ce que l'Occident? Une aire géographique? Une idéologie? Un ensemble cohérent, obéissant à un ordre de

concepts et volontiers néo-colonisateur comme l'a soulevé Zinoviev, dans la citation en épigraphe de cet article? L'Europe? Les Etats-Unis d'Amérique? Ou autre chose encore dans notre siècle, où le centre de gravité du monde s'est déplacé de l'Europe et des Etats-Unis vers d'autres pôles émergents, la Chine, l'Inde etc. Par ailleurs, l'Occident du XVIII^e siècle n'est pas celui globalisé et matérialiste du XXI^e et Vladimir Poutine né en 1952 à Léninegrad (ex-ville de Pierre le Grand), sous Staline, ancien colonel guédiste, devenu après la chute de l'URSS, la faillite de Gorbatchev et la présidence controversée de Boris Eltsine, par alternance premier ministre puis président de la République, passé lui aussi d'un certain européisme («La Russie est une partie imprescriptible, organique de la Grande Europe, de la vaste civilisation européenne. Nos citoyens se sentent européens. Nous sommes loin d'être indifférents à ce qui se passe dans l'Europe Unie»⁷), à la slavophilie civilisatrice (par référence à la définition de Fiodor Dostoïevski, pour qui la Russie a «l'aptitude à faire écho à toutes les voix de l'univers»⁸), n'est pas un intellectuel nonobstant sa grande agilité mentale et ses qualités de stratège.

La Préface, "La pensée russe et son double", de la plume de Georges Nivat⁹, et

l'Introduction de Michel Niqueux, "L'Occident: un problème philosophique pour la Russie"¹⁰, tentent de nous doter des clés de la problématique. Pour le premier, il y a comme un «mystère de l'altérité de la Russie» pour les Occidentaux, comme l'attestent les nombreux récits de voyageurs en Russie¹¹ – auxquels il faudrait peut-être ajouter tous les livres de «retour d'URSS» –, il y a aussi une absence de «philosophie russe», au sens de spéculations suivies, mais plutôt une série de «réactions» polémiques, d'où l'image reprise par G. Nivat, de l'enfer présenté par le théologien Kallistos Ware: «[...] l'enfer c'est d'être ficelé deux à deux et dos à dos». Dans cet enfer, il y a «un hiatus» entre l'immense apport artistique et littéraire russe et la porosité de sa «pensée» philosophique¹². Michel Niqueux¹³, lui, justifie la nécessité d'une anthologie en langue française (– il en existe en anglais et allemand; en français il existe seul un recueil des auteurs nihilistes) et met au centre de son entreprise la question sempiternelle: «Qu'est-ce que la Russie? Quelle est sa raison d'être, sa loi historique? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Que représente-t-elle?»¹⁴.

La pensée russe a connu tout au long de deux siècles un mouvement pendulaire ancré dans les origines: «occidentalistes», de nuances diverses,

contre «slavophiles», tantôt européistes, tantôt eurasistes, et vice-versa. Après la période européenne incarnée par Pierre Ier et Catherine II, sous le règne de Nicolas Ier¹⁵ (1825-1855) s'élabore l'idée de la «spécificité» voire de la «supériorité» d'une Russie qui a vaincu Napoléon; ce sont les temps des «enfants de 1812»¹⁶ et du messianisme russe – «Si nous sommes venus après les autres, c'est pour faire mieux que les autres»¹⁷, le retard russe devenant son «atout».

La religion devient un thème dominant à partir des années 1840, non seulement en raison de la «controverse» théologique entre orthodoxie et «latinisme» mais surtout à cause de la prise de position par la France et l'Angleterre en faveur des Turcs non chrétiens dans la guerre de Crimée (1854-1856), totalement incomprise par les Russes qui s'interrogent, *Que nous avons-vous fait?* (M. Pogodine, 1854) ou admettent: *L'Occident mène une guerre sainte contre la Russie* (A. Komiakov, 1855)¹⁸. Ironie de l'histoire qui se répète avec la crise ukrainienne, la reprise de la Crimée (offerte en 1954 par l'ukrainien Nikita Khroustchev à l'Ukraine) et l'inconséquence qui prend la forme de sanctions européennes imposées à la Russie. Ce que cette incomparable anthologie laisse voir, avec évidence, est l'ignorance occi-

dentale face à la Russie et son histoire, une myopie presque voulue devant les faits, sa persistance quasi dogmatique vis-à-vis de cet immense pays, sa part en somme dans «le malheur russe», d'où la minutie extrême dans le choix des textes.

I. Au commencement étaient Pierre... et Catherine

Le symbole de cette genèse est incontestablement *Le cavalier d'airain* ou *Le cavalier de bronze*, monument érigé par le sculpteur français Falconet, ami de Diderot (après douze ans de travail) sur une commande de Catherine II, pour honorer son prédécesseur et fondateur pharaonique de la grande capitale européenne de la Russie. L'imposante statue équestre, qui regarde vers la Néva, a été inaugurée en 1782 et surtout immortalisée par le poème d'Alexandre Pouchkine (1833) qui fait dire à Pierre Le Grand: «La nature veut que nous percions ici une fenêtre sur l'Europe»¹⁹. La statue, un mégalithe de 3000 tonnes, unique en ce genre, a époustoufflé et hanté l'imaginaire occidental. Elle est celle d'une stature et cela saute aux yeux de tout observateur. L'image impressionnante circule tout au long du XIX^e siècle, chez les Russes eux-mêmes. Ainsi Ivan Kiréïevski (haut-fonction-

naire des Affaires étrangères, jugé «mal-pensant») écrit en 1832: «Une sorte de muraille de Chine se dresse entre la Russie et l'Europe [...] dans laquelle Pierre le Grand en frappant de son bras puissant tailla de larges portes, une muraille que Catherine essaya longtemps de renverser»²⁰ (notamment par son amitié philosophique avec Diderot). Il rend à Pierre ce qui lui revient: «Notre prospérité dépend de notre culture et cette culture nous la devons à Pierre le Grand». Kiréievski est aussi le premier à parler de la «fin de l'Europe», en décadence et comme «engourdie», en annonçant que la relève viendra de la jeune Russie, avec des accents quasi-prémonitoires pour un avenir plus lointain: «Dans toute l'humanité civilisée, deux peuples ne participent pas à cet assoupissement général, deux peuples jeunes, frais, à l'espoir florissant: les Etats-Unis d'Amérique et notre patrie»²¹.

Cela vaut pour les étrangers en visite en Russie. L'abbé Georgel qui a vu le monument en 1799 le décrit ainsi: «Pierre I^{er}, habillé à la russe, regarde le cours de ce fleuve, et étend le bras droit vers lui». Il rapporte l'inscription gravée, «simple et sublime»: *Petro primo Catharina Secunda*²². En 1812, Germaine de Staël, peu suspecte de sympathie pour des autocrates, éblouie devant Pétersbourg, tiré du néant, crie

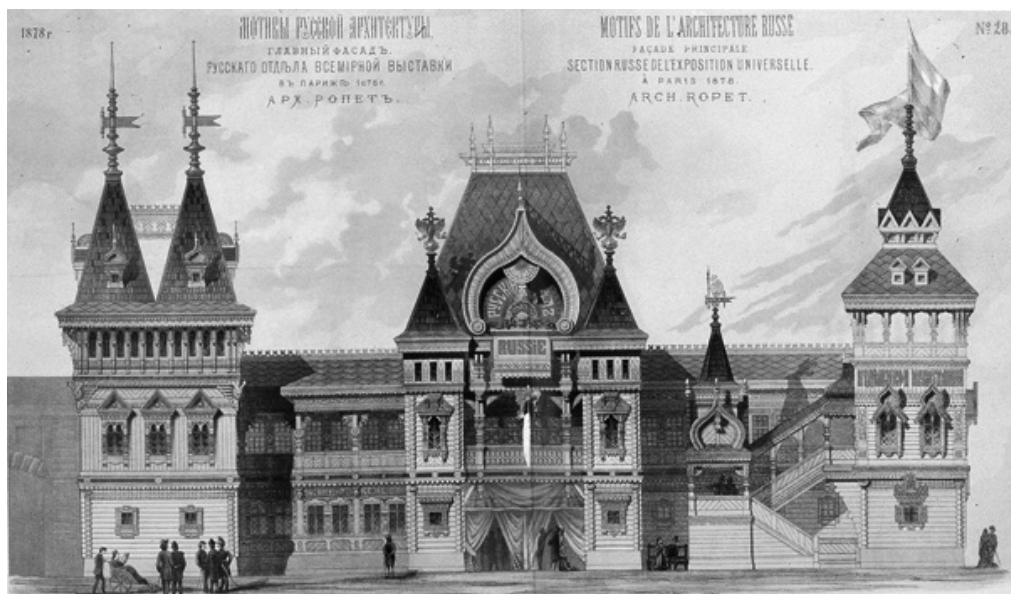
au «miracle» de la volonté russe, qui fait oublier les «fragiles fondements» des édifices bâtis sur des marais: «La fondation de Pétersbourg est la plus grande preuve de cette ardeur de la volonté russe, qui ne connaît rien d'impossible». Et encore:

[...] en face de la maison que j'habitais à Pétersbourg, était la statue équestre de Pierre I^{er}; on le représente à cheval, gravissant une montagne escarpée, au milieu de serpents qui veulent arrêter les pas de son cheval. [...] L'admiration que l'on conserve pour lui est une preuve du bien qu'il a fait à la Russie, car cent ans après leur mort, les despotes n'ont pas de flatteurs. On voit écrit sur le piédestal de la statue: *A Pierre premier, Catherine seconde*. Cette inscription simple et néanmoins orgueilleuse, a le mérite de la vérité. Ces deux grands hommes (*sic*) ont élevé très haut la fierté russe; et savoir mettre dans la tête d'une nation qu'elle est invincible, c'est la rendre telle, au moins dans ses propres foyers [...]»²³.

Paul de Julvécourt, un légitimiste déçu par la monarchie de Juillet, évoque en 1834, «ce *Romulus du Nord*, (qui) se montre encore à cheval au milieu de la vaste place qui porte son nom. Il est posé là dans l'attitude qu'il prenait quand il bénissait son peuple en traversant la ville impériale. La peau d'ours qui sert de housse (au cheval) est le symbole de la barbarie où

était plongé le peuple russe au commencement du grand règne [...]. *Cette grande ombre du tsar Pierre vous poursuit sans cesse à Pétersbourg*; elle se pose sur tous les monuments et se promène sur tous les quais et sur toutes les places. *Un grand monarque ne quitte jamais son peuple et ses Etats*; [...] il est deux noms aussi que les Russes ne prononcent qu'avec un sentiment religieux: *Pierre et Catherine*»²⁴. Cette ombre est cependant ambivalente dans le poème de Pouchkine, où le pauvre copiste Evguéni, se mettant sous la protection du tsar-monument, se voit poursuivre par la statue qui se détache de son socle. Le même Pouchkine dira que «Pierre I est tout à la fois Robespierre et Napoléon (*La Révolution incarnée*)»²⁵.

L'habitude critique française voudrait que l'on évoque surtout «le voyageur véridique», Astolphe de Custine et sa *Russie de 1839*²⁶ qui dénonce toutes les «noirceurs» du pays: «La civilisation, qui ailleurs élève les âmes, les pervertit ici. Les Russes vaudraient mieux s'ils restaient plus sauvages; policer des esclaves, c'est trahir la société. Il faut dans l'homme un fond de vertu pour porter la culture», ce qui jurerait avec «l'avidité mongolique de cette race», avec sa manie de «faire le signe de la croix à tout propos»; «il faut le répéter, Pierre le Grand ou plutôt l'Impatient, fut la cause première de cette erreur



Ivan Pavlovich Ropet, *Façade principale de la section russe à l'Exposition universelle de Paris*, lithographie, 1878

et l'admiration aveugle dont il est encore l'objet justifie l'émulation de ses successeurs [...]. Copier éternellement les autres nations afin de paraître civilisé avant de l'être, voilà la tâche imposée par lui à la Russie». Custine n'avait passé que deux mois en Russie!

Cependant, l'enthousiasme de certains voyageurs français en Russie au XIX^e siècle n'est pas exagéré. Doit-on rappeler que pendant la Deuxième Guerre mondiale, la fameuse statue fut protégée des bombardements allemands, par des sacs de sable, durant les neuf cents jours du siège de Léninegrad, ex-Péttersbourg, et ne souffrit presque pas? Doit-on accompagner cette affirmation des notes

de la *Septième Symphonie* de Dimitri Chostakovitch, dite «Leningrad», jouée dans la ville assiégée le 9 août 1942, pour soutenir le moral patriotique de la population affamée? Ce fut selon un compositeur, ami de Chostakovitch, qui écrivit deux jours plus tard dans la *Leningradskaïa Pravda*, un moment exceptionnel, témoignage de la résistance sans faille du peuple soviétique contre le nazisme: «[Le concert] se déroula dans un climat de fougue et de passion – comme un meeting, grandiose et solennel – comme un jour de fête nationale».

Aujourd'hui, le *Pierre le Grand* est un énorme croiseur à propulsion nucléaire qui a participé aux opérations mi-

litaires russes au large de la Syrie en octobre 2016. Hasard du calendrier, la première rencontre entre le président Vladimir Poutine et le président Emmanuel Macron (29 mai 2017) se fit au château de Versailles, à l'occasion de l'inauguration de l'exposition "Pierre le Grand, un tsar en France", célébrant le tricentenaire de la visite du grand monarque en France en 1717, lors de la minorité de Louis XV. Quant à la grande Catherine, elle se trouva incarnée en 1934, par Marlène Dietrich, allemande de naissance comme elle, dans un film hautement baroque, devenu un classique, de Josef von Sternberg qui la désigna comme "L'Impératrice rouge" (*The*

Scarlet Empress). Là encore, remémorons, au-delà des aspérités réelles de son règne et de l'évolution peu amène de ses amitiés philosophiques après la Révolution française, son *Nakaz*, ou "Grande instruction", désignée aussi «Bulle d'or» (1767), ni code ni constitution, qui passe néanmoins pour «un vrai catéchisme de la raison et traité de science politique»²⁷. Ce, en dépit des "Observations" sévères de Diderot qui compare «l'impératrice-philosophe» à un empereur romain, du style de Claude et de Néron, et lui-même à Sénèque.

La mémoire collective oscille entre l'amnésie et l'hypermnésie. Elle est constamment travaillée par des versions concurrentes ou contradictoires. Vu d'aujourd'hui, «pour percer une fenêtre, Pierre doit ériger un mur», car si ses réformes ont permis à la Russie d'assimiler les valeurs culturelles de l'Occident, il a en même temps «créé l'opposition culturelle entre la Russie et l'Europe qui n'existait pas, du moins sous cette forme, auparavant». Il s'ensuit que deux cultures apparaissent, l'une traditionnelle et déclarée primitive, et une nouvelle culture promue civilisation, creusant ainsi le fossé social entre les classes cultivées et le peuple²⁸. Or, dans la vie, les choses ne sont point aussi simples ni les lignes de démarcation aussi évidentes. Nul mieux que Léon Tolstoï n'a su dépouiller le

nouveau Russe, d'après Pierre le Grand, de ses atours européens, pour révéler la substance originelle, en faisant danser, au son d'une balalaïka si populaire, la jeune comtesse Natacha Rostov²⁹, dans la maison rustique de son "oncle" retiré de la vie mondaine, dans l'immense fresque romanesque narrant la Russie sous Napoléon, *Guerre et paix* (parue en feuilleton, 1865-1869): «Où, quand et comment cette petite comtesse élevée par une émigrée française avait-elle pu extraire de l'air qu'elle respirait l'esprit même de la Russie? D'où lui venaient ces gestes, ces attitudes que *le pas de châte* eût dû effacer depuis longtemps? Et pourtant, ce furent précisément les gestes, les attitudes imprégnés de *l'esprit russe* que l'oncle attendait et qu'on ne peut imiter ni apprendre». Quant à Anissia Feodorovna, la paysanne devenue compagne officieuse de l'"oncle", elle «pleura d'attendrissement en voyant que *cette demoiselle qui était si loin d'elle, svelte, gracieuse, élevée dans la soie et le velours, comprenait ce qu'il y avait en Anissia, et dans le père d'Anissia, dans sa mère, dans sa tante, et ce qui vivait dans chaque Russe*»³⁰.

Dostoïevski verra dans l'abolition du servage (1861), «la fin» de «la désunion» entre le peuple et la classe cultivée³¹; et dira (1876): «L'avenir de l'Europe appartient à la Russie»³². Pour Tolstoï comme pour Dos-

toïevski, la foi est partie intégrante de l'idée russe et de son «essence» salvatrice face à l'athéisme occidental.

Comme le dit joliment Marguerite Yourcenar, «les fantômes ont la vie dure». Aussi ne faut-il perdre ni le fil ni la trame de cette monumentale anthologie.

II. Le fil chronologique et la trame

Jamais le *Sommaire*³³ d'une oeuvre, placé entre la préface et l'introduction, n'a été aussi peu sommaire. Le parcourir donne presque le vertige par sa richesse et le foisonnement des textes et des idées. Il est divisé en neuf parties, du début du XVIII^e siècle à nos jours.

1. L'on part de «la question de l'imitation» (premier quart du XIX^e siècle), en ouverture avec les variations de Karamzine sur les Lumières («La voie des Lumières est la même pour tous les peuples», 1792), son traumatisme face à l'évolution de Révolution française de plus en plus terrible et mortifère («Siècle des Lumières! Je ne te reconnais pas dans le sang et les flammes», 1795), son appréciation critique des réformes de Pierre Le Grand, lequel a rendu les Russes «semblables aux autres Européens, mais n'a pas modifié ce qui

est fondamentalement russe» (1818). Karamzine ne renonce pas pour autant à l'universalisme des Lumières mais estime que le temps d'imiter est révolu et que la Russie doit cesser d'être «l'élève de l'Europe», en obéissant à l'exhortation d'Immanuel Kant, «*Sapere, aude*» (*oser penser!*) Ce retour sur soi ou à soi va devenir le *leitmotiv* des penseurs russes de 1801 à 1828 et il débute avant les campagnes napoléoniennes. Le poète et traducteur Andreï Tourgueneff (1781-1803) préconise la priorité d'un *narodnost'*, équivalent du *Volkstum*, autrement dit un esprit national où s'exprime «l'originalité russe». L'amiral Alexandre Chichkov (1754-1841) appelle à «ne pas imiter les Français comme des perroquets» (1803) et pose les trois piliers de l'amour de la patrie, «Foi, Education et Langue», en conseillant aux apprentis-écrivains l'usage de la langue russe qui a sa racine dans le slavon (*Slavenskij*), également langue de l'orthodoxie. Ce réveil à la fois littéraire et religieux correspond à un moment de la pensée russe où un Mikhaïl Magnitski (1778-1855), recteur de l'Académie de Kazan, connu pour être réactionnaire, entend «protéger la Russie du poison européen de l'athéisme et de la dépravation»³⁴ (1820), alors qu'Alexis Pérovski (1787-1836), curateur de l'Académie de Kharkhov, rejette ces projets de cordon sanitaire

philosophique, en soulignant l'«Inutilité d'une Muraille de Chine»³⁵ (1823). L'idée d'un rideau de fer, la marque des utopies totalitaires, séparant la Russie de la contagion pernicieuse extérieure, trouve déjà là ses origines dans des anti-utopies telle *L'Histoire d'une ville* (1869-1870), plus précisément de *Gloukov la Ville des Sots* de Saltykov-Chtchédrine. En écho, on trouvera dans *Nous autres* (1921) de Zamiatine, une contrée isolée du monde «sauvage» par un mur de verre.

Plus proche de nous, dans son roman, *La journée d'un opritchnik* (2006, trad. fr 2010), Vladimir Sorokine imagine la Russie autocratique et répressive de 2027, corrompue, chauvine, zélote en religion et xénophobe, éloignée du reste du monde par une grande muraille, protégée par les *opritchniki* qui avaient été la garde prétorienne d'Ivan le Terrible³⁶. Alexandre Pouchkine constate: «[...] la Russie est trop peu connue des Russes» (1826), et présente son programme d'une nouvelle éducation nationale, où le *Tchin*, La Table des rangs, instituée par Pierre le Grand pour corseter la société dans un système hiérarchisé de fonctions publiques civiles et militaires, devrait être supprimé; des écoles publiques créées, pour supplanter l'instruction patriarcale donnée à la maison, et propager la langue, l'histoire et la législation russes³⁷. Pour

les esprits non dogmatiques, les Russes ne sont «pas encore mûrs pour prendre une part active à la cause de la civilisation européenne»³⁸ (Stepan Chevyriov 1806-1864, professeur à l'université de Moscou). L'évidence du retard russe se trouve dans la belle métaphore de la différence entre le calendrier grégorien et le calendrier julien: «Les douze jours fatidiques ont éloigné de nous l'Europe cultivée, et dans ce court laps de temps, il y a beaucoup à faire pour rattraper les rapides concurrents de la Russie. Pierre Ier a été nécessaire pour nous transporter du septième millénaire de l'Asie sanglante dans le XVIII^e siècle de l'Europe active: les efforts d'un nouveau Pierre, de tout le peuple russe sont nécessaires pour éliminer ces jours fatidiques qui nous enracinent dans l'enfance par rapport à l'Europe, et pour égaliser les calendriers»³⁹.

2. La construction idéologique de la différence Russie-Occident et le messianisme russe (deuxième quart du XIX^e siècle)

La période coïncide avec le règne de Nicolas Ier (1825-1855) et la répression des «décembristes», des officiers nobles partisans des idées constitutionnelles françaises dont le coup d'Etat échoue à Saint-Petersbourg le 14 décembre 1825. La réaction contre les idées occidentales et le regain de l'autocratie ne

tardent pas. Signe manifeste du changement: le russe remplace le français comme langue de la Cour. Les contemporains «éclairés» sont conscients d'assister à «une révolution antipétrienn»⁴⁰. La quête identitaire est la conséquence de la supériorité russe retrouvée dans le concert des nations: la Russie a vaincu la France, la Perse, la Turquie et la Pologne. Elle vit ce que Staline appellera en 1930, à propos de la collectivisation, «le vertige du succès». La recherche d'une identité nationale, née non d'un complexe d'infériorité mais d'un sentiment de supériorité, voit éclore et se croiser trois discours: 1° Un discours de «nationalisme officiel» (*ofitsialnaia narodnost'*) néanmoins comportant l'idée européenne, celui des «conservateurs»; 2° un discours philosophique sur l'histoire comparée de la Russie et de l'Europe occidentale, celui des slavophiles «traditionalistes»; 3° un discours «occidentaliste» anti-nationaliste, conciliant le national et l'universel. Qu'on ne s'y trompe pas: les slavophiles comme les occidentalistes cultivent les uns et les autres des souhaits messianiques, qu'il s'agisse de la foi dans sa dimension religieuse (l'idée d'un Troisième Rome après la chute de Constantinople)⁴¹ ou profane dans la destinée de la Russie. N. Tchernychevski écrira à ce propos: «Jusqu'à

présent, nous n'avons rencontré aucun occidentaliste, qui ne fût au fond un slavophile, si l'on considère comme marque du slavophilisme l'utopie de notre prédestination à guider l'humanité sur la voie du progrès»⁴².

3. Les Russes européens (années 1830-1850) occupent systématiquement le camp opposé même s'il y a des positions intermédiaires. Chaque parti tire périodiquement ses *stimuli* des circonstances (la Révolution française, 1812, 1830, 1848 etc.). Les occidentalistes évoquent l'absence de l'héritage culturel de l'Antiquité même si le slavon, la langue de la foi, est issu du grec ancien.

4. La grande controverse: orthodoxie et «latinisme» (deuxième moitié du XIX^e siècle) marque l'étrangeté de la Russie dont le christianisme est directement issu de Byzance. La question du schisme, vécu comme séparation avec la querelle théologique du *Filioque*, se mêle chez les slavophiles, mais pas seulement, à un messianisme prophétique qui trouve des échos dans la très grande littérature (de Gogol à Dostoïevski), l'orthodoxie étant vue comme le pilier de la conscience russe, opposée à Rome. En 1856, Alexandre Kochelov, fondateur de la «*Rousskaïa bessada*» (*Le Colloque russe*), la première revue slavophile, énonce dans le programme de la revue la pro-

motion d'«une manière de voir russe» (*russkoe vozzrenie*) dans laquelle «[...] l'esprit national russe est lié à la Foi orthodoxe. La foi est l'âme de toute la vie russe; c'est elle qui doit déterminer le caractère de toute activité intellectuelle dans notre patrie»⁴³. La religion bannie par l'athéisme communiste trouve à la chute de l'URSS une vigueur jusque là insoupçonnée. La Russie nourrit dès lors l'ambition de régénérer l'Europe «pourrie» des infidèles. On trouvera des versions laïcisées de ce désir «moral» à la fois chez les Soviétiques et aujourd'hui chez Vladimir Poutine. L'absence du président russe, lors de l'inauguration du nouveau Centre spirituel russe à Paris en 2016, a été perçue dans l'opinion française comme la conséquence d'un conflit diplomatique. Pour un Russe d'hier comme d'aujourd'hui, cette occasion manquée fait résonner une corde autrement sensible.

5. Nationalisme et euro-péisme: variations sur de vieux thèmes (deuxième moitié du XIX^e siècle)

Les références à Pierre sont contrastées.

«Pierre [...] a partout éradiqué toute manifestation de la vie russe», ses réformes sont la source des maux de la Russie⁴⁴. *Contra*, l'on trouve à la même période des assertions opposées: «Pierre a voulu nous initier aux mystères et aux conquêtes de l'esprit humain

en Occident, sans chercher le moins du monde à nous détourner de la voie nationale»⁴⁵.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le débat paraît dépassé: «[...] les slavophiles [...] voient en lui le mutilateur de la vie nationale [...] les occidentalistes [...] une sorte de Samson qui a détruit le mur qui séparait la Russie de l'Europe». En fait, tous exagèrent son importance: «Si Pierre a réellement renversé quelque chose, c'était seulement ce qui était faible et pourri, ce qui se serait écroulé de lui-même»⁴⁶. Mais cela ne termine nullement la discussion qui revient sans cesse. En 1991, E. Pozniakov écrit encore que «la maladie de l'européisme a été introduite en Russie par Pierre le Grand – car la Russie ne sera jamais européenne». Pour couronner le tout, Ramuz raconte dans ses *Souvenirs sur Stravinski*, qu'en 1917-1918, ce dernier lui «parlait de la Russie [...]. La vraie Russie allait paraître enfin à la face du monde, une Russie nouvelle, mais qui serait en même temps l'ancienne, – éclore enfin, épanouie, tirée de son long sommeil, ressuscitée de sa propre mort. La Grande Russie de tous les grands Russes, celle de Pouchkine, celle de Gogol, celle de Moussorgski, celle même de Tolstoï, celle du «Journal d'un Ecrivain»⁴⁷, la sainte Russie des Orthodoxes, une Russie débarrassée de ses végétations parasites (bureau-

cratie, libéralisme anglais, scientisme), celle d'avant Pierre le Grand et d'avant l'europanisme»⁴⁸.

Les chapitres 6 et 7 «Au tournant du siècle: entre le marxisme et l'idéalisme» et «De l'internationalisme au national-bolchévisme» (1917-1987) parcourent un terrain mieux connu. Apparaissent alors le débat sur le caractère européen du communisme et dans les écrits de Lénine, Trotski et Staline, le souhait voire la résolution de dépasser un nouveau venu, en termes de puissance, dans le jeu occidental: les Etats-Unis d'Amérique dont l'URSS sera l'alliée, après le rejet du pacte germano-soviétique. A côté de la Russie de l'Occident et de l'Orient va vivre une troisième Russie, celle des émigrés.

8. Dans l'émigration: à l'épreuve de l'Europe. Le chapitre a surtout un intérêt documentaire.

Dans cette émigration, l'opposition classique est toujours évidente, notamment dans la dernière époque, celle de dissidents tel Soljénitsyne qui publie son *Archipel du Goulag* à Paris, après son expulsion d'URSS en 1974, mais constate toutefois «l'impasse de la civilisation occidentale adoptée par la Russie»⁴⁹ (1973). Alors qu'Andreï Sakharov plaide «pour la convergence et la coexistence des deux systèmes»⁵⁰ (1968).

9. *Perestroïka* et contre-*perestroïka*. «Maison commune européenne» ou Eurasie?⁵¹

La *perestroïka* (*reconstruction, réorganisation*) est inaugurée par le dernier secrétaire du Parti communiste en 1985. Elle suscite d'abord «l'euphorie», vécue comme «une tentative de socialisme à visage humain». L'idée de «la maison commune européenne» (1987) mise en avant par Gorbatchev qui renoue avec les «valeurs universelles» surprend et réjouit. Elle s'accompagne de la *glasnost* (*publicité* au XIX^e siècle, *transparence* ensuite). Gorbatchev et Eltsine procèdent à une occidentalisation «outrée». Mais en l'espace de six ans (1985-1991), la désillusion est totale. On assiste à un nouvel «eurasisme» avec des tendances nationalistes prononcées, entre autres, celles des *nazbol'* (les nationaux-bolchéviques) de l'écrivain Edouard Limonov. La présidence de Boris Eltsine (1991-1999) va être catastrophique. Il confie à son premier ministre de 35 ans, Egor Gaïdar, diplômé de Harvard et adepte de l'école de Chicago, d'accélérer la libéralisation économique et de passer en six mois d'un système planifié à l'économie de marché, dans sa version la plus dure. Chômage généralisé, effondrement économique, apparition des grandes fortunes, sorties de rien, celles des oligarques,

enfin une omniprésente mafia: voilà concrètement les résultats de cette politique. D'où l'anecdote qui circulait: «Quel est le plus grand économiste marxiste de Russie? – Egor Gaïdar, car il a réussi en deux ans, ce que ni Lénine, ni Staline n'avaient pu faire: discréditer complètement le capitalisme dans ce pays»⁵².

Après la mort d'Eltisine, commence le pas-de-deux de Poutine et de Medvedev, alternativement premier ministre et président de la Fédération de Russie, période que les Occidentaux qualifient de «révolution conservatrice», qui est toujours en cours. Sauf qu'entre temps, la globalisation du monde, Internet et les réseaux sociaux ont fait éclater toutes les grilles de lecture occidentales et orientales. Le sentiment, qui se dégage pour un lecteur impartial, est plutôt celle d'une incompréhension de l'Occident face à ce qui se passe en Russie et par la Russie.

III. Adieu à l'Europe?⁵³ Heureuse «Eurasie»?

Si l'objectivité caractérise la présentation de l'anthologie, le «biais occidental» paraît sensible et évident pour la période contemporaine, manifestement hostile au maître actuel de la Russie, Vladimir Poutine. En témoignent des

textes polémiques de «Russes européens», «une minorité», dont certains émanent d'auteurs enseignant aux Etats-Unis ou proches des fondations américaines, d'oligarques tel Mikhaïl Khodorkovski, sanctionné et emprisonné pour fraude fiscale massive et corruption aggravée ou de «nouveaux dissidents» qui ne cachent pas leurs ambitions politiques. On se plaît à se faire peur et on cite à nouveau Pouchkine: «A vouloir devenir Eurasie, la Russie retournera précipitamment à l'idéologie de la Moscovie, reviendra à un niveau pré-civilisationnel, pré-historique. [...] Si par contre la Russie devient en tout et pour tout le *pseudonyme* de l'Eurasie, nous n'aurons plus 'ni noblesse, ni histoire'⁵⁴, et les porteurs de la culture intellectuelle et des valeurs éthiques supérieures seront une fois de plus balayés par l'élément nomade de la steppe»⁵⁵. Le pessimisme est de mise chez ces auteurs épris d'«européanité» (*evropejskost'*) pour lesquels «la Russie actuelle n'a ni alliés comme en ont les pays d'Europe, ni de forces comme la Chine, ni de religion d'acier comme les Arabes, et elle-même n'est qu'un bien étrange animal [...]»⁵⁶. Il est de bon ton chez ces esprits – pourtant «des voix isolées» –, tout acquis aux «valeurs» réputées occidentales, de gloser avec leurs pairs occidentaux contre «le tournant anti-occidental

de la Russie»⁵⁷, de stigmatiser la «démocrature» (néologisme inventé par contraction de démocratie et de dictature) poutinienne, de parler d'autocratie. La curieuse allusion à la discussion sur le «droits-de-l'hommeisme» ou le foulard islamique en France pour illustrer «l'attaque contre l'universalité des droits de l'homme»⁵⁸ est révélatrice d'une sympathie pour le «politiquement correct».

Le parallèle qui est fait entre la difficile réception des réformes de Pierre le Grand et celle de la *perestroïka* et ses suites avec Eltsine, met l'accent sur une opinion publique «déchue par une occidentalisation et une démocratisation menée à la hussarde, comme celle de Pierre le Grand»⁵⁹. Mais cette opinion (et la popularité de Poutine) n'est considérée que sous l'angle interne: on évoque le malaise, l'humiliation des Russes en faisant totalement silence sur ses origines externes. La seule allusion faite aux responsabilités occidentales en la matière, singulièrement l'extension de l'Alliance atlantique aux pays européens ex-communistes, est plus que «compréhensive» à leur égard⁶⁰, alors que «les Américains avaient promis que l'OTAN ne s'étendrait pas au-delà des frontières de la Guerre froide»⁶¹, comme le répétait Gorbatchev, qui estimait en 2005: «Les Américains nous manquent de

respect [...] ils ont choisi de continuer à établir de nouvelles sphères d'influence [...]»⁶².

Le maître d'œuvre de cette remarquable anthologie, Michel Niqueux, ne sort-il pas de sa neutralité 'scientifique' en trouvant incongru le projet de Poutine, en particulier «la restauration de la Russie comme grande puissance avec sa civilisation particulière, différente de celle de l'Occident dépravé et matérialiste»?⁶³ La tournure que prend la civilisation occidentale globalisée ne suscite-elle pas aussi, parmi nous les Européens, des réactions qui ne sont pas l'apanage des traditionalistes de "la Manif pour tous", telles les inquiétudes de Marcel Gauchet devant *Le Nouveau Monde*?⁶⁴ Parce que ce Nouveau Monde n'est pas exactement la continuation de celui des Lumières comme semble l'imaginer Michel Niqueux. Se poser la question de son identité nationale dans ce contexte serait-ce insolite? La tendance bien-pensante est d'éluder le problème, en le balayant d'une main, au pire au nom d'affreux «populismes» – le Cosaque perçant derrière le Russe blanc –, au mieux en désignant «une révolution conservatrice»⁶⁵.

Dans le cas de la Russie, l'explication pourrait être la suivante: «Il y a un trait remarquable depuis longtemps, qui concerne effectivement le malheur des Russes: c'est le

fait d'aller en tout jusqu'aux extrêmes, jusqu'aux limites du possible»⁶⁶.

On ne clôt pas une anthologie car la pensée ne s'arrête pas tant qu'il y a homme et humanité. L'épilogue de cette vaste entreprise ne doit point tromper par sa modestie: le dernier texte, écrit Michel Niqueux, «ne met pas un point final à cette anthologie. La Russie est coutumière des zigzags politiques et idéologiques et son histoire ne s'est pas encore stabilisée. *Le présent ne s'est pas encore coulé dans des formes achevées. Pour celui qui décrira notre époque depuis les lointains du futur, elle paraîtra extraordinairement intéressante. Pour le contemporain, c'est par contre un mélange tendu de craintes tragiques et d'espoirs*»⁶⁷. Il se trouve qu'en cette heure, c'est l'histoire du monde qui vit de soubresauts inattendus et pas seulement celle de la Russie. La question est à la fois celle de l'Orient et de l'Occident; l'utopie a aussi cédé la place à l'atopie. Où sommes-nous, les uns et les autres? Vers où allons-nous? Ce qu'il est convenu d'appeler "la perte de repères" de toutes les sociétés au XXI^e siècle, n'épuise pas pour autant la question Russie-Occident.

Au moment de mettre le point final à ces lignes, paraît un nouveau livre de Vladimir Fédorovski⁶⁸, ancien diplomate russe, connaisseur du monde arabe dont il pratique

la langue, acteur de la *perestroïka* sous Gorbatchev et qui connaît tout des «coulisses de la politique russe». Depuis un an, les médias occidentaux ne parlent que d'ingérences russes dans l'élection présidentielle en faveur de Donald Trump. Plusieurs Russes sont accusés de cyber-attaques et sont déjà mis en examen par un procureur aux Etats-Unis. Le président Macron, lui aussi, a fait part des interférences russes dans sa campagne électorale. La puissance n'a jamais signifiée innocence. Les *fake news* ont une bien longue histoire mais ont souvent été des *fade news* (des nouvelles qui disparaissent elles-mêmes). De là à penser que la Russie a influencé les *red necks* de l'Amérique profonde, ou a nui au président français, en soutenant François Fillon (avec le beau résultat qu'on connaît), le simple bon sens refuse d'aller aussi loin. En revanche, et Fédorovski le dit avec raison: «Jamais la situation entre l'Occident et la Russie n'a été aussi dangereuse»; «durant la Guerre froide, il y avait des manipulations, de la désinformation mais il y avait des règles. Aujourd'hui, les gens mentent et croient à leurs propres mensonges»⁶⁹. D'après lui, c'est Obama qui a «fait de la Russie l'ennemie de l'Occident et l'a diabolisée». «Erreur majeure contre-productive» reprise par les Européens avec leur ingérence dans la crise ukrainienne et le

maintien des sanctions contre la Russie. S'il souligne «la grande fragilité» du système «monarchique» de Poutine, s'il reconnaît qu'il s'agit d'une autocratie, il relève avec raison que Poutine est «sous-estimé»; il a montré sa force à l'intérieur où sa popularité est bien réelle, où aucune vraie opposition n'existe, car il a su préserver l'intégrité russe et,

sur le plan international, il est maître du jeu oriental comme l'a démontré le conflit syrien. «La confrontation n'est pas la solution», ou alors on pousse la Russie «dans les bras de la Chine»... Et là commencera un autre monde aux pourtours encore plus incertains.

¹ *L'Occident vu de Russie. Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*. Choix, présentations et traductions de Michel Niqueux. Préface de Georges Nivat, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2016. Les textes figurant dans ce recueil seront indiqués par *Anthologie*, suivis du numéro des pages.

² Ivi, pp. 690-692.

³ Ivi, p. 19 et note 1.

⁴ Ivi, Note sur la traduction de *civilisation* et de *culture*, pp. 747-750.

⁵ Ivi, p. 750 et notes 3, 5, 6.

⁶ Ivi, pp. 45-46.

⁷ Ivi, p. 721. «*Rossija i menjajuscijšja mir*» («La Russie et le monde en changement»), *Moskovskie novosti*, 27 février 2012.

⁸ *Journal d'un écrivain* (1880), ivi, p. 722.

⁹ Ivi, pp. 1-6.

¹⁰ Ivi, pp. 19-36.

¹¹ C. de Grèze, *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont/Bouquins, 1990.

¹² *Anthologie* cit., pp. 1, 5.

¹³ Ivi, Introduction, pp. 19-38.

¹⁴ F. Tioutchev, «Lettre à M. le docteur Gustave Kolb, rédacteur de la Gazette universelle», 1844 (ivi, p. 19, note 5).

¹⁵ D'après *Le Monde*, son portrait orne le bureau officiel de Vladimir Poutine.

¹⁶ O. Figes, *Natasha's dance. A cultural history of Russia*, New York,

Picador, 2002, chap. 2, «*Children of 1812*», pp. 69 ss.

¹⁷ P. Tchaadaev, 1837 (*Anthologie* cit., p. 24).

¹⁸ Ivi, p. 25.

¹⁹ Ivi, p. 19 et note 3. Pouchkine prend ainsi à son compte la phrase du cosmopolite italien Algorotti: «Une grande fenêtre depuis peu dans le Nord et par laquelle la Russie regarde l'Europe».

²⁰ Ivi, p. 154.

²¹ Ivi, pp. 155, 153. Deux textes datés de 1830 et 1832.

²² C. de Grèze, *Le Voyage en Russie*, pp. 218-219. C'est moi qui souligne: «habillé à la russe».

²³ Ivi, pp. 221-223.

²⁴ Ivi, p. 227. C'est moi qui souligne.

²⁵ A. Pouchkine, «*Sur la noblesse*», 1830-1835. L'original en français (*Anthologie* cit., p. 41, note 1).

²⁶ A. de Custine, *Russie en 1839* (1843), in de Grèze, *Le Voyage en Russie* cit., pp. 1202-1223. Voir pp. 1207, 1222. C'est moi qui souligne.

²⁷ F.-X. Coquin (cité par G. Bernard), *Denis Diderot et le Nakaz de Catherine II*, chap. VII, pp. 107-127, in A. Pinot et Ch. Réveillard (sous la dir. de), *Russie d'hier et d'aujourd'hui. Perceptions croisées*, Paris, éditions S.P.M., 2016, p. 110.

²⁸ B. Ouspenski, *L'Europe comme métaphore*, 2004 (*Anthologie* cit., p. 41).

²⁹ C'est par la symbolique de cette danse que l'historien anglais, Orlando Figes, entreprend son histoire culturelle de la Russie (*Natasha's dance* cit.).

³⁰ L. Tolstoï, *Guerre et paix*, trad. fr intégrale et Avant-propos de Boris de Schloezer, Paris, Le club français du livre, 1960, 4^e partie, t. 2, chap. VII, p. 601. «*Le pas de châte*» est en italique dans le texte. C'est moi qui souligne les autres passages.

³¹ F. Dostoïevski, *Le retour au sol natal* et *L'idée russe de synthèse universelle*, «*Vremia*» («Le Temps», journal fondé par lui-même et son frère), 1861 (*Anthologie* cit., pp. 428-429).

³² Ivi, p. 431.

³³ Ivi, pp. 7-17.

³⁴ Ivi, p. 70.

³⁵ Ivi, p. 71.

³⁶ Ivi, p. 742, note 1.

³⁷ Ivi, pp. 76-79. «*O narodnom vospitanii*» («Sur l'éducation nationale»). Le projet de Pouchkine, en réaction contre les mesures prises contre les *Décembristes*, fut jugé trop européen et écarté par le Tsar.

³⁸ Ivi, pp. 83-84. Texte datant de 1827.

³⁹ Ivi, p. 84. Le calendrier julien de l'Orient byzantin eut cours en Russie jusqu'en 1918. Depuis, le calendrier julien reste celui de l'Eglise orthodoxe.

- ⁴⁰ Ivi, p. 85.
- ⁴¹ Mikhaïl Magnitski, *La Russie est prédestinée à être une lumière pour le monde* (1833): «Devenue forte et virile sous sa croix, la Russie a rejoint les puissances du monde [...]». Cette influence de la Russie sur l'Europe est encore peu visible; mais elle est déjà forte et bientôt, peut-être, pas seulement comme Etat, mais aussi comme Eglise, elle sera le point central (*sredotocie*) pour le reste du monde, elle sera la représentante du *Nouvel Israël*» (*ibidem*). C'est moi qui souligne.
- ⁴² Ivi, p. 87 et note 2, citation extraite d'*Apologie d'un fou* (1860).
- ⁴³ Ivi, p. 375.
- ⁴⁴ C. Aksakov, considéré comme le "père" du slavophilisme, en 1857 (ivi, p. 371).
- ⁴⁵ P. Viazemski, *C'est l'Occident qui sera expulsé de notre sol; ce divorce fera notre force. L'autarcie pour désoccidentaliser la Russie*, 1855 (ivi, p. 371).
- ⁴⁶ D. Pissarev, *Nous voulons un véritable européisme, et non les fantaisies de Pierre le Grand*, 1862 (ivi, p. 412).
- ⁴⁷ Il s'agit bien de l'œuvre de Dostoïevski.
- ⁴⁸ C.F. Ramuz, *Souvenirs sur Igor Strawinsky*, Avant-propos de P.-P. Clément, Lausanne, Editions del'Aire, 1977, pp. 96-97.
- ⁴⁹ *Anthologie* cit., pp. 672-673.
- ⁵⁰ Ivi, pp. 673-676.
- ⁵¹ Ivi, pp. 683-729.
- ⁵² Cité par J.P. Arrignon, *Les transformations récentes de la Russie de Boris Eltsine à Vladimir Poutine et Dimitij Medvedev*, in *Russie d'hier et d'aujourd'hui* cit., chap. XVIII, p. 265.
- ⁵³ *Anthologie* cit., pp. 730-750. Le titre de l'épilogue de l'anthologie, point d'interrogation mis à part, est emprunté à un discours de l'écrivain Lioudmila Oulitskaïa, prix Médicis étranger en 1996 pour sa nouvelle *Sonietchka* (1992), récipiendaire de nombreux prix littéraires étrangers, officier de la Légion d'honneur (2014), *Evropa, proscaj, Adieu l'Europe!*, où elle va plus loin que le constat affligé «d'une lourde défaite» de la culture en Russie mais fait acte de pénitence: «Mon pays souffre d'une ignorance agressive, du nationalisme et de la manie impériale. J'ai honte de mon parlement ignare et agressif, de mon gouvernement agressif et incompétent, des dirigeants politiques, surhommes de jeux, partisans de la violence et de la ruse qui visent au surhomme, j'ai honte de nous tous, du peuple qui a perdu ses repères moraux [...]», (ivi, p. 733).
- ⁵⁴ «[...] ni noblesse, ni histoire» est de Pouchkine, 1831 (ivi, p. 731).
- ⁵⁵ Ivi, pp. 730-731. Vladimir Kantor, professeur de l'Ecole supérieure d'économie de Moscou et écrivain, classé en 2005 par «Le Nouvel Observateur» parmi «les 25 grands penseurs du monde entier»: «A vouloir devenir Eurasie, la Russie reviendra à un niveau pré-historique» (2014). Le passage en italique est souligné dans le texte même.
- ⁵⁶ Ivi, pp. 740-742. A. Troïski, *Russie-Europe: retour du billet*, «Novaja gazeta», n. 7, 14 janvier 2015. L'auteur est journaliste, critique musical et organisateur de concerts rock. Référence à Pouchkine, *Conte du tsar Saltan* (1831): «La princesse a mis au monde je ne sais quoi: Fils ou fille/ Souris ou grenouille/ Un bien étrange animal» (ivi, p. 742, note 2).
- ⁵⁷ Ivi, p. 730.
- ⁵⁸ Ivi, p. 748.
- ⁵⁹ Ivi, p. 714.
- ⁶⁰ Ivi, p. 743. M. Taratouta (journaliste à la télévision et correspondant aux Etats-Unis de 1998 à 2000), *A qui la faute?*, 2015. Le titre de l'article fait référence à un roman de Herzen.
- ⁶¹ Interview au «Daily Telegraph».
- ⁶² «Huffington Post France», 9 novembre 2014.
- ⁶³ Ivi, p. 714.
- ⁶⁴ M. Gauchet, *Le Nouveau monde*, tome IV de *L'avènement de la démocratie*, Paris, Gallimard, 2017.
- ⁶⁵ *Anthologie* cit., pp. 710 ss.
- ⁶⁶ D. Likhatchov, *Du caractère national des Russes*, 1990 (ivi, p. 682). C'était un grand médiéviste, né dans une famille de vieux-croyants.
- ⁶⁷ Ivi, p. 746. Le passage en italique est la conclusion d'un article de Iouri Lotman (1922-1993), fondateur de l'école de sémiologie culturelle à Tartu, *L'époque contemporaine entre l'Orient et l'Occident, znamia*, 1997, 9. En russe, *Sovremenost' mezdu Voskom i Zapadom*.
- ⁶⁸ V. Fédorovski, *Au cœur du Kremlin. Des tsars rouges à Poutine*, Paris, Stock, 2018.
- ⁶⁹ Titre de l'interview accordé par V. Fédorovski à Gilles Sengès, «L'Opinion», 15 février 2018, pleine page, p. 8.